

Quand j'ai visité le château de Nohant, j'ai senti que quelque chose ne collait pas entre la personnalité de George Sand si prégnante dans toute la maison et les souvenirs vagues d'une oeuvre ennuyeuse issus de mon enfance.

Le soir même, j'avais lu Elle et Lui, un livre étonnamment mince, roman délicat sur le sentiment amoureux. Qu'il s'agît d'un règlement de comptes avec ce pauvre Musset m'indifférait, c'est un bon livre. Il n'empêche que la célébrité des amants de George concourt à rejeter dans l'ombre son oeuvre considérable.

Découvrir la "couverture médiatique" dont elle est l'objet, télévisuelle en l'occurrence, m'a d'abord amenée à conclure que la télévision colportait les clichés, les légitimait et assurait leur postérité.

Une vie plus intéressante qu'une oeuvre désuète.

Une femme frigide devenue nymphomane.

Une femme moderne, suffragette avant l'heure.

Tandis que Juliette Gréco affecte, pour lire ses lettres, un ton évanescent sans doute supposé illustrer la "féminité" et le "poétique", le pire contre-sens pour évoquer la voix d'une femme concrète et directe.

La télévision, reflet de nos préjugés ? Bien sûr, ce n'est pas si simple.

Commençons par la forme. La majeure partie des émissions littéraires concernant George est encore en noir et blanc et les hommes occupent le terrain. L'unique femme à intervenir dans Italiques, Michèle Glaser, n'y parvient pas tout au long de l'émission.

Coïncidence de l'histoire, on dirait que les femmes entrent dans le cadre télévisuel en même temps que la couleur sur les écrans. Elles sont encore minoritaires mais elles sont écoutées à égalité. Déjà ça.

Sur le fond, le rôle de transmetteur de la télévision est rempli.

Elle a recueilli le précieux témoignage de la petite fille de Sand qui l'a connue, qui a été en partie élevée par elle. Et quand Georges Lubin entame l'oeuvre de toute une vie avec la publication des plus de dix mille lettres qui forment la correspondance, il est interrogé sur ce travail dès son commencement en 1967, puis tout au long de son incroyable entreprise. Comme toute personne qui a vraiment lu Sand, il en parle bien et avec passion. Pour André Maurois, un autre fervent admirateur, les lettres de George Sand constituent un chef d'oeuvre littéraire. Une opinion que je partage. Gratitude éternelle à monsieur Lubin et à la télévision qui m'offre son visage et sa parole.

Si le gros des commentaires reste dédaigneux et condescendant, voire agressif, vis-à-vis de la femme et de son oeuvre, même minoritaire, la défense a droit à la parole. Ils sont deux à faire l'éloge de l'écrivain dans la Vitrine du Libraire et, ce qui m'a particulièrement intéressée dans l'argumentation de Roger Vrigny, c'est qu'il remet en cause cette bonne vieille tradition française de l'opinion péremptoire et décisive qui se transmet comme une vérité avérée sans vérification.

Je vous conseille la lecture de la lettre de Proust et sa critique ironique de "la défense et illustration de la langue française" qu'il suggère d'attaquer comme l'armée pendant l'affaire Dreyfus.

Dans notre pays, on sacralise à un moment donné ce que doit être le style, ce que doit être la littérature et on coupe les têtes qui dépassent.

Le problème de Sand c'est que sa tête dépasse tout le temps.

Parce qu'elle est femme certainement, sans entrer dans les usages recommandés à cette catégorie de la population. Elle élève seule ses enfants, elle ne cache pas ses amants, elle fait vivre son domaine de Nohant, elle négocie ses droits d'auteur, elle soutient ses amis de toutes les classes sociales et les traite avec une parfaite égalité, elle se mouille politiquement, défend ardemment la république et l'école pour tous et considère qu'il faut d'abord éduquer les femmes avant de leur donner le droit de vote, elle voyage, elle monte à cheval, pratique ce qu'on appelle aujourd'hui la randonnée, va au théâtre et écrit des pièces, fréquente l'opéra et sa maîtrise de la musique est telle que Liszt, comme Chopin,

sont attentifs à ses conseils, c'est une amie généreuse et disponible et elle bosse, comme il est rappelé à deux reprises dans les émissions que nous avons vues. Elle bosse parce qu'elle doit gagner sa vie et qu'elle est écrivain de métier. Elle bosse avec une énergie, une puissance de travail inouïes.

Certes, il lui arrive de pisser la copie, par nécessité mais sur cent romans, on peut en compter au moins dix qui tiennent la route. De combien d'auteurs peut-on en dire autant ? Ses pièces de théâtre ont souvent remporté de grands succès, elle a publié nombre d'articles politiques, elle a même créé un journal de courte vie La cause du peuple dont d'aucuns ont repris le titre sans jamais lui en reconnaître la... paternité ?

Alors pourquoi avoir réduit cette femme d'exception et ce bon écrivain à deux images convenues, la Bonne Dame de Nohant, la dame de charité, et la maîtresse de Musset et Chopin dont elle recueille quelques reflets de la gloire ?

Elle apparaît à la télévision plus souvent en relation avec eux que pour elle-même et Nohant et le Berry fournissent de belles images d'une campagne nostalgique. Mais sur l'oeuvre ? Au fil des ans, les émissions qui l'évoquent se raréfient.

C'est hélas une vieille lune mais pourquoi les femmes d'exception sont-elles effacées de l'Histoire ? Il leur a fallu une force exceptionnelle pour construire une oeuvre dans un monde qui ne leur accordait pas spontanément une place parmi les créateurs et la mémoire collective les a rejetées dans un trou noir. Quel risque représentent-elles donc ? Voilà une émission que j'aimerais voir un jour. L'effacement des femmes de la photo de famille.

Une autre réflexion que je me suis faite mais elle couvre un domaine plus large que celui de la télévision, concerne la légitimité des commentateurs et des critiques en général. Leur parole sans être d'évangile est prescriptrice d'opinions mais elle est souvent basée sur une connaissance succincte. Quand Max Pol Fouché éructe sur George Sand, en se référant sans cesse aux documents, "C'est bien la preuve !", il dit des âneries car, clairement, il ne l'a pas lue.

Le roman populaire dont George Sand est une bonne représentante continue d'être évalué avec condescendance. On le voit aujourd'hui comme hier avec le polar. Les littératures de genre sont inférieures. C'est un a priori qui fait considérer avec méfiance le facile à lire, l'accessible. Encore faut-il y être allé voir.

Ce qui pose le problème plus large et compliqué de ce qui fait la bonne littérature. Qui saurait en juger ? Sur quels critères ?

C'est vrai que George Sand écrit à son ami Flaubert que son oeuvre à lui durera tandis qu'elle, qui connaît un plus grand succès commercial que lui, ne tiendra pas au-delà de son temps.

Elle est sincère. Cette lettre m'a particulièrement touchée parce qu'elle m'a rappelé cette phrase de Grace Paley, une auteure américaine que j'ai eu le bonheur de traduire : pour écrire, il faut être modeste.

C'est ce que je crois et en même temps, c'est bien une parole de femme qui semble s'interdire l'ambition. Mais la modestie n'est pas contraire à l'ambition. C'est la démarche de l'artisan qui sait qu'il faut travailler dur pour accomplir quelque chose de valable et que l'inspiration ne suffit pas.

Avant de juger Sand, il faut avoir lu, en plus de la Mare au Diable et de la Petite Fadette, Maupras, Indiana, Consuleo... et sa correspondance. Je me rappelle, entre autres, son récit d'une noce de campagne, celle de son frère de lait, je crois, d'une gaieté, d'une vivacité qui n'est pas sans rappeler certains passages de madame Bovary.

Dans sa correspondance aussi, son intelligence littéraire va de pair avec sa lucidité. C'est une bonne théoricienne de l'écriture. Comme Stephen King, elle ne suit pas toujours elle-même les conseils qu'elle donne à d'apprentis écrivains mais ils restent bons à prendre, sur le naturel, l'efficacité du récit, la difficulté des dialogues et elle tance avec rudesse les auteurs en herbe qui se font plaisir sans penser à celui de leurs lecteurs.

Il n'y a guère que dans son soutien éminemment politique et social de certains poètes ouvriers qu'elle manque un peu de discernement. Mais, après tout, n'était-ce pas l'unique façon de forcer les barricades érigées par la nomenclature littéraire ? Je me rappelle l'argument de Jean Bernard Pouy quand il a inventé le Poulpe : il avait décidé de publier tous les manuscrits qui lui parvenaient car l'édition étant fermée au plus grand nombre, il souhaitait mettre les postulants dans la place. Après, c'était à eux de se débrouiller. On se demande souvent s'il est possible de dissocier une oeuvre de la personne de son auteur. Dans le cas de George Sand, et c'est une autre des raisons de mon goût pour elle, c'est impossible. Elle a accès à toutes les classes de la société, elle écrit sur toutes. Elle raconte, sous forme romanesque, sa catastrophique nuit de noces et en dit long sur l'intimité conjugale et le rapport au sexe. C'est assez amusant d'ailleurs qu'on l'ait affublée du statut définitif de femme frigide sans jamais questionner la maladresse insigne de son mari. Elle n'a pas joui, c'est une preuve de sa déficience à elle. Ce diagnostic sans appel est suivi de celui de nymphomane à la recherche d'un plaisir jamais satisfait. Moi, il me semble que Sand était une amoureuse, amoureuse de l'amour donc, ses livres en regorgent et qu'elle n'a trouvé un rapport égalitaire satisfaisant qu'avec son dernier compagnon, un jeune graveur, ami de son fils. Enfin, quand je dis égalitaire, il lui était dévoué corps et âme mais peut-être est-ce ce qu'elle attendait de l'amour. Et ses personnages féminins sont des personnalités fortes et ambitieuses, comme elle-même qui n'a jamais été exclue de la société dont elle piétinait nombre de règles. Que de sujets jamais abordés pour ce que j'ai pu voir des émissions conservées par l'INA. Je voudrais terminer par une question absurde mais qui m'intéresse : qu'aurait donné George Sand invitée à Apostrophes par exemple ? Elle avait un sens aigu de la publicité, s'affairait à obtenir des billets critiques dans la presse et tentait de rameuter ses amis journalistes sur ses camarades écrivains, quand elle n'écrivait pas elle-même leur éloge généreux. Et sincère. Elle s'est toujours refusée aux louanges hypocrites. Mais elle était femme de plume, n'était à l'aise à l'oral qu'en petit comité. Elle annonce souvent à ceux qu'elle va rencontrer pour la première fois qu'ils risquent de la juger idiote dans son mutisme têtu. Pourtant je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle y serait allée, en râlant sur les medias, sur la vanité de l'entreprise mais elle y serait allée parce qu'elle voulait vendre ses livres. Elle écrivait par nécessité impérieuse, je pense qu'il n'y a pas d'autre façon d'écrire, mais si sa première entreprise commune avec Jules Sandeau n'avait pas abouti à une publication, je ne suis pas sûre qu'elle aurait persisté. C'était son gagne pain et elle avait un sens pratique très développé, là aussi par nécessité car ils étaient nombreux à dépendre d'elle. Mais elle aurait préféré parler des livres des autres. Je ne suis pas persuadée que l'auteur soit la meilleure personne pour défendre son travail. Les bons auteurs ne font pas forcément les bons vendeurs et vice-versa. Je voudrais conclure avec ce qui, en elle, m'inspire et m'intéresse. Son goût de la solitude dans sa campagne du Berry qu'elle savait regarder avec précision. Sa maison ouverte à ses amis qui travaillaient à tous les étages, jouaient, faisaient bombance, elle a même réussi à y faire danser son vieux troubadour de Flaubert. Son amour pour Paris et les discussions et les arts et la vie sociale, son insatiable curiosité. Son engagement politique, son courage et son indéfectible loyauté. Sa liberté de vie, sa totale autonomie de pensée, hors les modes et les bienséances. Sa pratique de l'égalité sociale, son absence d'a-priori. Son acharnement au travail et son choix de la littérature populaire qui n'empêchait pas son goût de toutes les littératures. Me plaît par dessus tout qu'elle ait toujours mis les mains dans le cambouis de la réalité pour mieux en rendre compte. Une sacrée matière pour une émission littéraire.